

1o Famille des Algonquins.

Nous donnons ce nom aux différentes nations ou tribus, dont le dialecte a une telle affinité avec celle des Algonquins du Canada, qu'il est impossible de ne pas leur assigner une origine commune. La race Algonquine occupe, à l'exclusion de toutes les autres, les districts de « Norway-House, » du lac la Pluie, de la Rivière Rouge et de Cumberland, puis on les trouve encore, en majorité, dans le district de la Siskatchewan et celui de la rivière du Cygne. Les Esquimaux de la Presqu'île de Melville, sont les seuls qui leur disputent la possession du district d'York. Des Algonquins, en assez grand nombre, sont aussi dans le district de la rivière aux Anglais; quelques familles isolées ont pénétré jusqu'à Athabaskaw, en sorte qu'il n'y a que le district de la rivière Mackenzie qui n'en possède point. Si on joint à cette immense étendue de terrain, celui que les différentes branches de la famille Algonquine occupaient en Canada, on se convaincra facilement que ce groupe de sauvages est un des plus étendus de toute l'Amérique septentrionale.

Dans le « Département du Nord, » cette race ne compte pas plus de trente mille âmes. La tradition nous apprend qu'elle a été, autrefois, bien plus nombreuse. Les guerres, la famine, et surtout l'épouvantable destruction causée par la petite vérole, l'ont réduite à son chiffre actuel. Mes observations personnelles, depuis que je suis dans le pays, me convainquent d'une espèce de stagnation numérique. La famille Algonquine se compose ici, de trois nations qui sont : les Saulteux, les Maskégons et les Cris.

Les Saulteux occupent dans le « Département du nord, » une zone de trois à quatre degrés de hauteur au nord du quarante neuvième parallèle, et s'étendent depuis la limite occidentale du Canada, jusqu'à la partie orientale du district de la Rivière Siskatchewan. Les Maskégons habitent

au nord du terrain occupé par les Saulteux, jusque sur les bords de la Baie d'Hudson. Les Cris qui, en tout, semblent tenir le milieu entre les Saulteux et les Maskégons, se trouvent, surtout, sur le prolongement du centre des terres de leurs deux nations sœurs, jusqu'auprès des Montagnes Rocheuses. Cette dernière zone a une largeur moyenne d'environ cinq degrés.

1o Les Saulteux.—Les Saulteux sont une race fière, orgueilleuse, superstitieuse à l'excès et, par suite de ces dispositions, difficiles à dompter. De tous nos sauvages, ce sont ceux qui ont eu le plus de facilité de s'instruire des vérités de la religion, et ce sont précisément ceux qui en ont moins profité et qui comptent le plus petit nombre de chrétiens. La chose est d'autant plus étonnante qu'ils devraient naturellement subir une salutaire influence de la part de leurs frères du Canada qui, eux, sont tous chrétiens. A la Rivière Rouge, même au milieu des églises et des moyens de salut, le plus grand nombre de Saulteux restent infidèles. Ils traînent leur indolente et misérable vie, dans leurs pauvres huttes d'écorces, ils conservent toutes leurs habitudes primitives. Ils se tatouent, se livrent à leurs ridicules et souvent cruelles superstitions, tout comme s'ils n'en avaient jamais entendu démontrer la folie. En retour ceux qui embrassent la religion dans l'âge mûr s'attachent à leur foi avec une grande constance et fermeté. Malheureusement, plusieurs enfants baptisés dans des circonstances particulières ont dû demeurer ou retourner avec leurs parents infidèles comme eux.

Les Saulteux sont, généralement, de beaux hommes, presque tous ont malheureusement une très forte inclination pour les boissons enivrantes, ce qui est une des causes de leur endurcissement. Les chants de guerre les électrisent encore, et, souvent au milieu des jeûnes et des privations, ils entreprennent, à pied, des voyages de plusieurs centaines de milles, pour

aller surprendre et scalper un ennemi, le plus souvent, sans défense, et revenir triomphalement danser l'horrible danse, et hurler le hideux chant de la chevelure. Je ne vois point pourquoi la colonie de la Rivière Rouge accepte d'être témoin de ces horreurs; l'absence de toute force régulière peut seule expliquer cette trop patiente tolérance. Ceux d'entre les Saulteux qui ont été élevés parmi nos métis, et il y en a un certain nombre, ne paraissent pas partager les dispositions de leurs compatriotes; preuve que toutes ces misères tiennent encore plus aux circonstances et aux préjugés de leur éducation, qu'à leur caractère national. J'ai encore chez moi un jeune Saulteux d'une vingtaine d'années, qui s'est fait chrétien, il y a trois ans, et dont la conduite ne nous laisse rien à désirer.

Les Saulteux aiment passionnément les rassades et autres verroteries de ce genre. Ils se chargent de colliers, se fendent les oreilles pour y attacher toute une enfilade d'ornements, aussi ridicules qu'incommodes. D'énormes anneaux, des chaînes grossières, de vieux rouages de montres ou de pendules, des morceaux informes de cuivre, de fer blanc, etc., etc. Aussi, leurs pauvres oreilles ressemblent assez à la sale boutique d'un orfèvre ruiné. Le fardeau étend les oreilles dans une proportion que plus d'un élégant n'ambitionnerait pas, et l'appendice métallique, qui en complète l'énormité leur a valu parmi les Tchippewayans, le nom de *Betzarênêchay* (grandes oreilles). Joignez, comme complément de toilette, un énorme morceau de fer blanc, attaché aux narines, de longues et sales tresses de cheveux, augmentées de lambeaux d'étoffe, de fourrures, une grande quantité de plumes sur la tête, et vous aurez une idée du déploiement de prétentions vaniteuses que l'on trouve chez les Saulteux. Habitué à ce spectacle, on voudra bien me pardonner les trop sévères appréciations, peut être, que je fais des ornements de tête qui, pour être d'un meilleur goût, n'en doivent pas moins

leur origine au motif qui porte le sauvage à se fatiguer d'un bagage inutile et disgracieux.

Le nom Saulteux vient à nos sauvages, du Sault Ste. Marie, qui sépare le Lac Supérieur du Lac Huron, et d'où ils sont originaires. Bien des auteurs les désignent sous le nom de Tchippeway, qui est peut-être, une modification du mot *Otchipwey*, nom d'une tribu de Saulteux qui habite les environs du Lac Rouge. Les Cris appellent leurs frères: *Nakaivéini-wih*, tandis que nos modestes Saulteux se désignent sous l'appellation: *Anichinebewok* (les Hommes). Eut-on jamais imaginé que ces braves eussent tellement la prétention d'être la race supérieure, qu'ils résument, en eux mêmes, l'humanité entière?

2o Les Maskégons.—Ce nom est une corruption du mot, *Omaskékowoh* (hommes des marais). Le mot *Maskey* (Marécage), est la racine du nom qui porte la tribu dont nous voulons nous occuper, et qui habite les bords de la Baie d'Hudson, ainsi que les terres qui avoisinent les groupes de lacs qui réunissent les eaux des grands fleuves qui se rendent à la Baie. La raison du nom qui leur est donné vient de ce que le pays qu'ils habitent est, en général, un terrain très marécageux. Les Anglais ont traduit littéralement leur nom et son étymologie, en les désignant sous le nom de «Swampis.»

Les Maskégons Algonquins, comme leurs voisins et frères, les Saulteux, ont un caractère bien différent. Ils sont doux, ennemis du sang, faciles à diriger et moins superstitieux. Le voisinage des principales factoreries a apporté une grande modification à leur teint et à leur sang. Les récits des voyageurs font croire naturellement, que cette circonstance n'influe pas très favorablement sur leurs mœurs.

L'église d'Angleterre et les Méthodistes ont quelques missions parmi les Maskégons, dont un grand nombre acceptent facilement l'ensei-

ment qui leur est offert. Outre la chasse et la pêche, les Maskégons trouvent une ressource assez abondante dans les voyages, et sont employés dans les bateaux qui font les transports entre York et la rivière aux Brochets. Soit que ces différentes circonstances influent sur le caractère de ces sauvages, ou que ce caractère soit différent de celui des autres nations, il est certain que les Maskégons consentent plus facilement que les autres à se fixer, à se construire des maisons et à cultiver un peu de terre. Dans le voisinage de « Norway-House », on voit le village de Rossville, le bas de la rivière Rouge à son « Indian settlement of Swamps », dans lequel il y a bien un peu de tout, mais où on trouve surtout des Maskégons venus de différentes parties du pays.

30. Les Cris.— Ces sauvages sont appelés « Crees, » par les Anglais, Kinistenovoh par les Pieds Noirs et se donnent à eux-mêmes le nom de Neyowock ou Iyinuvoth, hommes. Toujours, comme on voit, la même modestie. Les Cris sont une branche de la famille Algonquine. Ils semblent tenir une espèce de milieu, entre les orgueilleux et indomptables Saulteux et les doux et pacifiques Maskégons. Comme pour faciliter ce rapprochement, les Cris eux-mêmes se divisent en deux tribus. Les Cris de prairie, guerriers et vivant en camps, et les Cris des bois, humbles chasseurs ou pêcheurs, vivant isolés. Ces deux tribus ont une même langue qui se confond complètement avec le Maskégon, diffère considérablement du Saulteux, tout en conservant, avec elle assz d'analogie pour prouver l'unité d'origine et permettre de se comprendre, du moins, un peu dès le premier abord. La langue crise est belle, riche et peut-être la plus facile de toutes les langues sauvages. Les Cris des prairies parlent avec beaucoup de pureté et même d'élégance. Les Cris des bois perdent un peu de cette pureté, en empruntant quelque chose aux Maskégons.

Dans certaines localités quelques familles ont introduit dans le langage des mots et des consonnes que la langue primitive n'admet pas. La lettre R. par exemple, ne se trouve pas dans la langue Crise, et néanmoins les Cris d'Athabaska, en acceptent la rude consonnance, à la place de l'Y pourtant si euphonique.

Voici un tableau comparatif des modifications que le pronom personnel subit dans les différentes branches de la famille Algonquine du « Département du Nord » :

Français	Moi...Tot...Lui
Saulteux	Nin...Kin...Win
Maskégon	Nina...Kina...Wina
Cris, proprement dit	Niya...Kira...Wira
Certains Cris d'Athabaska	Nira...Kira...Wira
« Cris de l'Île à la Crosse.	Nila...Kila...Wila
Presque tous les cris des bois.	Nitha...Kitha. Wit.

Le th. se prononce comme le th. Anglais.

Il y a une série considérable de mots, où l'on trouve ces modifications d'une façon très régulière, en sorte que quand on a saisi la clef de cette difficulté elle disparaît.

Les cris des prairies vivent en assez gros camps, principalement de la chasse du buffle. Ils sont en guerre avec leurs voisins, les pieds-noirs. Les Cris des bois au contraire, croient avec raison qu'il est beaucoup plus sage et moins dangereux de ne point se faire tuer. Leur grand plaisir est de faire festin et d'y inviter tout le monde.

La chair du chien est un met requis, pour les grandes circonstances. Il est difficile d'imaginer l'imprévoyance de ces pauvres enfants du désert, et le peu de soin qu'ils prennent de ce qu'ils possèdent. Aussi, il leur arrive souvent de souffrir même dans des circonstances où d'autres sauvages, tels que les Montagnais, par exemple, s'assureraient de l'abondance. Les Cris des prairies habitent des loges ou tentes de cuir, tandis que ceux des bois se contentent souvent comme les Maskégons et les Saulteux, de tentes ou de cabanes d'écorce de bouleau plus légères à transporter

mais, non moins confortables, si tant est qu'on peut chercher du confort dans une loge sauvage. Les Cris sont un peu moins superstitieux que les Saulteux; aussi, leur conversion est plus facile. A l'état d'infidélité ils sont, comme les Saulteux et les Maskégons, d'une lascivité révoltante.

20 FAMILLE DES ASSINIBOINES.

La seconde famille sauvage du « Département du nord » est celle des Assiniboines, branche de la redoutable race de Sioux, dont ils parlent la langue, et avec lesquels, pourtant, ils sont en guerre acharnée. Les Sioux sont désignés, par les Saulteux, leurs voisins immédiats au nord, et ennemis traditionnels, par le mot : Pwân, pluriel Pwannah, du mot Saulteux pwan qui signifie dans le langage de nos voyageurs Apalath (morceau de viande rôti devant le feu.) Cette étymologie a, peut-être, son origine dans l'horrible coutume où sont encore quelques Saulteux de faire rôtir et de manger la chair de Sioux, quand ils en tuent à la guerre. Le mot Saulteux a été adopté par les Cris, qui l'ont modifié pour en faire le mot Pwatah, de là le mot Assinipwatak, Sioux des pierres (Assin) ou Sioux de la montagne, puis le mot francisé, Assinipoëls, donné à cette nation par les premiers découvreurs, mot modifié depuis en celui d'Assiniboines, usité généralement. Les Anglais s'en servent aussi, quoique souvent, ils donnent le nom de « Stonies » à cette tribu de Sioux. Les Assiniboines, comme les Cris, forment deux tribus parlant la même langue et désignées aussi sous les noms : Assiniboines des prairies et Assiniboines des bois.

Ces derniers sont un peuple bon, doux, mais excessivement pauvre, et portent, sur leurs chétives personnes, le cachet de la misère profonde et habituelle dans laquelle ils vivent. Les Assiniboines des prairies, au contraire sont de grands et vigoureux gaillards, et de francs coquins, c'est pourquoi

on dit proverbialement, voleur comme un Assiniboine. Ils s'unissent avec les Saulteux, pour combattre les Sioux, et avec les Cris des prairies, pour donner la chasse aux Pieds-Noirs. Les cruautés des guerres des sauvages sont assez connues, pour qu'il ne soit pas nécessaire d'en parler. Un peu de réflexion prouve que ces cruautés se retrouvent, malheureusement, aussi sur certaines pages de l'histoire des peuples même les plus civilisés. Tant il est vrai qu'il n'y a rien qui ressemble tant à un homme qu'un autre homme. Sans être aussi pauvres que leurs frères des bois, les Assiniboines des prairies ont le talent, malgré leur rapine, d'être toujours les plus dénués de tous les sauvages qui vivent de la chasse du bison, aussi; il est difficile de croire et même d'imaginer jusqu'à quel point il s'habitue à la souffrance. Il n'est pas rare, pendant les plus grands froids de l'hiver, et au milieu des plus violentes tempêtes, de voir un Assiniboine à cheval, n'ayant pour se protéger le buste nu, qu'une peau de buffle, jetée sur les épaules, sans la moindre attache pour l'y fixer, tandis que le reste de la toilette est en parfaite harmonie avec cette première pièce. Après avoir vécu bien des années en pays sauvage, et avoir été exposé, par conséquent, bien des fois aux épreuves de notre climat, j'en suis encore à me faire la question : comment est-il possible que ces sauvages ne périssent pas tous ?

Les Assiniboines, indubitablement, unis autrefois avec les Sioux, en ont été repoussés depuis, ce qui les a forcés à chercher un refuge sur les terres des Algonquins de l'ouest, et ils sont là, mêlés avec les différentes tribus de cette famille, occupant sur ces terres, une étroite diagonale qui s'étend depuis la Rivière à la Souris, jusqu'au haut de la rivière Athabaskaw. Les Assiniboines des bois fréquentent la mission du « Lac Ste. Anne. » Plus au sud, les Méthodistes ont aussi un établissement sur le Lac des Tourtes (« Pigeon Lake. ») L'esprit

de superstition et la passion du vol sont tels, chez les Assiniboïnes de la prairie, que quelques-uns vont jusqu'à se couper les phalanges des doigts pour obtenir du succès dans leurs brigandages.

Comme, en parlant de la Rivière Rouge, il a souvent été question des redoutables Sioux, on s'étonnera peut-être, qu'en énumérant les sauvages du « Département du Nord, » je ne fasse guère mention de cette farouche et cruelle bande. La raison, toute simple, c'est que les Sioux n'habitent pas les Possessions Britanniques. Autrefois, une tribu de cette nation connue sous le nom de « Sioux en canots, » venait faire des expéditions sur nos terres; c'est une de ces bandes qui massacra le Père Arnaud, le jeune de LaVérandrye et ses hommes. Depuis longtemps, nous n'avons pas de Sioux, si ce n'est comme visiteurs. Les horribles boucheries commises par ces malheureux, dans le Minnesota en 1862, les firent fuir devant le juste châtement que leur réservaient les Américains. C'est alors que des bandes de ces sauvages, connaissant les lois internationales, vinrent, de temps en temps, jusqu'à la colonie d'Assiniboïa, où l'on dut même leur procurer quelques aliments par les empêcher de mourir de faim. Au demeurant, ces cruels assassins ne sont point des nôtres. Nous avons assez de misères et de responsabilités, sans nous occuper de celle-là. Leur propre histoire et les hauts faits de leurs frères, les Assiniboïnes, ne nous inspirent pas un vif désir de les posséder; nous avons assez des derniers qui, d'après ce que nous avons dit plus haut, habitent dans les Districts de la Rivière du Cygne et de la Rivière Siskatchewan, et qui sont au nombre de trois à quatre mille.

30 FAMILLE DES PIEDS-NOIRS.

A l'ouest des Cris des prairies, et au sud de la Siskatchewan dans le District du même nom, se trouve la troi-

sième famille sauvage du « Département du Nord, » ce sont les Pieds-Noirs.

Comme tous les sauvages de prairies, ils vivent en gros camps, et n'ont de ressources que la chasse du buffle et autres gibiers de ces prairies. La chasse est-elle productive, ils regorgent d'abondance, fait-elle défaut, ils languissent et souvent périssent de misère. Je n'ai jamais eu de relations particulières avec les Pieds-Noirs, mais, d'après ce que l'on en dit, ce peuple semble doué d'un noble caractère. Noblesse sauvage, sans doute, mais enfin quelque chose de mieux que ce que l'on trouve chez leurs voisins. Un gentilhomme Anglais, qui avait passé plusieurs années parmi les Pieds-Noirs, parut s'étonner beaucoup, un jour, de ce que je ne m'enthousiasmais pas à leur article, tandis que lui résumait son estime pour ce peuple, par l'exagération suivante. « Les Pieds-Noirs sont aux autres sauvages, ce que les Anglais sont aux autres peuples. » Je baissai la tête, en signe d'admiration, et laisse à chacun à faire le commentaire qui sera le plus de son goût. Comme guerriers les Pieds-Noirs ont une réputation, et sont redoutés jusqu'au delà des Montagnes Rocheuses. Dans leurs guerres, presque continuelles avec les Cris, on ne les accuse pas, généralement, d'être les premiers à violer les traités de paix conclus de temps à autre. Ils sont plus riches que leurs voisins: possèdent, surtout, plus de chevaux, ce qui excite ces derniers à des expéditions guerrières dont le but, au moins secondaire, est de se procurer des coursiers qu'ils enlèvent quelquefois par bandes nombreuses. Les Pieds-Noirs habitent aussi des loges ou tentes de cuir, ces loges sont plus spacieuses et mieux entretenues que celles de nos autres sauvages.

Aux jours de l'abondance, il y règne un certain luxe: luxe de poil et de cuir! Les Pieds-Noirs sont moins malpropres que les autres tribus nomades. Leurs vêtements, quoique faits de cuir, sont quelque-

fois riches et élégants ; ils déploient même un goût exquis dans l'ornementation de ces vêtements. Le poil de porc-épic et d'original, le crin de leurs chevaux et, surtout, la chevelure de leurs ennemis, leur fournissent des moyens d'ornementation qui dépassent beaucoup ce que d'habiles fabricants pourraient croire possible, avec de pareilles ressources. Les Pieds-Noirs attaqués par les Cris, à cause de leurs chevaux, vont jusque sur le territoire Américain, comme au-delà des Montagnes Rocheuses, dans un même but de vol et de pillage. Aussi, sont ils redoutés de tous leurs voisins. Espérons que les efforts commencés, il y a quelques années, pour leur conversion, et qui sont déjà couronnés de quelques succès, finiront par obtenir la régénération de ce peuple : l'extinction, par conséquent, de ces guerres qui, autrement, amèneraient l'extinction de la nation elle-même.

Les Pieds-Noirs, très-peu délicats sur ce qu'un homme de cœur ferait passer avant toutes les autres délicatesses, sont, pourtant, excessivement jaloux : aussi, un très-grand nombre de leurs femmes portent la marque sensible des excès de la colère et, surtout, de la colère jalouse de leurs maîtres impitoyables. C'est le nez de la femme qui est le point de mire ; aussi bien des figures sont privées de cet important organe. Un coup de couteau ou de dent a suffi à l'opération. Comme elle est digne, la noblesse sauvage !

Les Pieds-Noirs sont au nombre d'environ six mille, nombre qui diminue par suite de la guerre et des maladies contagieuses auxquelles ces sauvages sont plus exposés que les autres, vû leurs relations avec des tribus qui habitent un climat moins sain que le nôtre.

Les Cris désignent les diverses tribus de Pieds Noirs, sous le nom générique de : Ayatsiyniwok, (étrangers, ennemis.) Les Montagnais les appellent : Ennasslini, (mauvais Cris ou mauvais étrangers.)

La famille des Pieds-Noirs, se compose de trois nations ou tribus, ce sont d'abord, les Pieds-Noirs proprements dits ou Sixika, puis les Piéganes, (Piéganew) et, enfin les gens du sang, Kena. Ces trois tribus parlent une même langue, se réunissent pour la guerre, ont des mœurs et des coutumes identiques et, pourtant, maintiennent, entre elles, une distinction marquée. Tout ce groupe de sauvages est extrêmement avide de vengeance : il peut la retarder longtemps, mais rarement en perdre le souvenir. Sans avoir de gouvernement régulier, les Pieds-Noirs possèdent une organisation militaire mieux définie que celle que possèdent les autres enfants de la prairie. Ils reconnaissent eux-mêmes sept classes de soldats, pourvue chacune d'un chef, et auxquelles sont dévolus, dans une certaine proportion, l'organisation du camp et le maintien de l'ordre.

Un trait caractéristique de la nation qui nous occupe, c'est le culte du soleil, culte public et solennel qui se traduit, surtout, par une fête qui a lieu au commencement du mois d'août et à laquelle toute la nation prend part. Cette fête semble assigner à ces sauvages un rapprochement plus marqué avec des peuples connus. Ce culte de l'astre du jour, assez naturel à l'homme privé de la révélation, a ses grands Prêtres, ses vestales, ses temples improvisés, son feu sacré, ses joies burlesques et profanes. Le cérémonial de cette fête est très compliqué, les sacrifices en sont une partie essentielle, quelques enthousiastes immolent aussi une partie d'eux-mêmes, en se coupant les doigts. La musique vocale et instrumentale aide l'entrain sinon la ferveur. Et quels virtuoses que ces farouches hurleurs de la prairie ! Les plus grossières et les plus ridicules des superstitions, le tout enrichi des orgueilleuses fanfaronnades des chefs, captivent ce peuple, subissant l'empire d'une coutume ou d'une croyance dont il ignore et le but et l'origine.

Cette fête du soleil naturel, Natous,

et le culte rendu à cette brillante manifestation de la puissance du soleil de justice, ont induit en erreur quelques uns de ceux qui ont parlé des Pieds-Noirs, en faisant croire que cette nation ne reconnaît point un être Suprême. Pourtant ces sauvages comme les autres, ont une idée indéfinie de la Divinité, de l'excellence d'un Être en principe invisible. Le mot Dieu ne se traduit pas littéralement dans leur idiôme qui, cependant, permet de parler si bien de la Divinité et d'en exprimer les attributs. Par exemple, ils disent : *Ispounitapi* (celui qui est en haut, et encore *Kimnon*, (Notre Dieu). Cet excellent être invisible que, naturellement, ils supposent en haut, au ciel, c'est bien Dieu, dont ils affirment la bonté infinie en le désignant aussi par le mot même que le Fils de l'Éternel a mis sur nos lèvres en nous enseignant à prier.

Aux trois tribus de Pieds-Noirs, s'en est jointe une quatrième qui n'est pas de la même famille, la tribu des Sarcis. Ces derniers se sont identifiés avec leurs alliés avec lesquels ils se confondent, pour les mœurs et les habitudes, mais dont ils restent séparés par le langage. Cette dernière distinction caractéristique rattache les Sarcis à la nation des Castors qui habitent les bords de la rivière à la Paix, et qui est une branche de la famille Montagnaise ou Tchippeweyane, dont nous parlerons bientôt. Les Sarcis ont perdu la douceur, l'esprit de paix et d'honnêteté qui caractérisent toutes les tribus de leur race, pour s'inspirer de l'esprit de vengeance et de vol qui caractérise aussi la nation avec laquelle ils se confondent maintenant. Ce déplacement d'une tribu que les guerres menacent d'éteindre bientôt complètement, a quelque chose de semblable à ce qui s'est fait pour les Assiniboïnes, qui, non seulement, ont abandonné les Sioux leurs frères ou alliés naturels ; mais qui, même, leur font aujourd'hui une guerre acharnée, et leur ont juré une haine implacable. L'une de ces deux scissions,

celle des Sarcis, s'est opérée par une émigration vers le sud ; tandis que celle des Assiniboïnes les a repoussés vers le nord ou le nord-ouest.

Avant de nous séparer des Pieds-Noirs, disons que, contrairement aux autres sauvages du « Département du Nord, » ils n'enterrent point leurs morts : ils les habillent avec soin, les déposent dans leurs loges à la porte de laquelle ils immolent des chevaux, surtout si c'est un chef, afin que le défunt puisse chasser à loisir, dans les prairies de l'autre monde. Ces cadavres laissés sans protection sont bientôt la pâture des bêtes fauves.

40. FAMILLE DES TCHIPPEWEYANS OU MONTAGNAIS.

En quittant les prairies et les nations qui les habitent, on perd de vue les scènes de sang, de vol et de brigandage, et ce, pour entrer dans une région plus calme, au milieu d'un peuple différent de ceux qui viennent de fixer notre attention. La famille Tchippeweyane ou Montagnaise, forme un contraste bien frappant avec ceux qu'elle appelle les Grandes Oreilles (Saulteux), les mauvais étrangers, (Pieds-Noirs) etc., etc. Les noms, mêmes, donnés à la famille indienne dont nous voulons parler, la font confondre avec d'autres auxquelles elle n'appartient certainement pas. Ainsi, le nom montagnais a fait croire que nos Montagnais du Nord, sont frères des Montagnais qui habitent le bas du St. Laurent et les bords du Saguenay. Ces derniers se rattachent à la famille Algonquine, dont ils parlent la langue ; tandis que nos Montagnais sont une race tout à fait distincte. La douceur de caractère établit, sans doute, un grand rapprochement entre ces deux bandes de Montagnais, et je crois que c'est ce rapprochement qui a valu à ceux du nord-ouest, le nom qu'ils portent. Des voyageurs qui avaient d'abord vu les Montagnais du Canada, dont ils ignoraient la langue, étant arrivés parmi ceux du Nord qu'ils ne

comprenaient pas davantage, ont pu facilement croire que c'était un même peuple. Le nom de Tchippeweyan se confond aussi quelquefois avec celui de Tchippewey, que les Anglais donnent toujours aux Saulteux.

Le mot Tchippeweyan, pluriel Tchippeweyanak, emprunté à la langue Crise a son étymologie dans les deux racines Tchipwaw (Pointu) et Weyan, (Peau, couverture, vêtement) et ce nom a été donné par les Cris aux Montagnais, leurs voisins, parce que, primitivement, ces derniers portaient des vêtements terminés en pointe, comme font encore les Loucheux et les Esquimaux. La forme élançée des canots montagnais, aurait pu aussi déterminer cette appellation qui, en lui supposant une élision, exprimerait aussi cette forme des embarcations. Quoiqu'il en soit de ces deux noms, que tout le monde confond, la famille de Dené (Hommes) qui les porte, diffère considérablement des autres peuples dont nous avons déjà parlé. Le dialecte d'abord, n'a pas la moindre analogie, puis leurs mœurs diffèrent autant que le langage. Le Montagnais est doux, timide, lâche encore plus que les autres sauvages. Quoique perdus à de grandes distances, dans les forêts épaisses qui les protègent, ils se croient toujours poursuivis par des ennemis, par les « Mauvais étrangers » (Ennaslini.) Jusqu'à l'arrivée des missionnaires parmi eux, ils étaient souvent saisis de terreurs paniques et insensées, qui les faisaient courir à perte d'haleine ou à franc et bel aviron, et cela, lors même qu'ils étaient réunis en grand nombre. Une femme, un enfant avait cru entendre le bruit de la détente d'un fusil, il venait, tout épouvanté, en avertir la famille ou le camp; et, de suite, sans autre donnée, toute la bande de ces préux, prenait la fuite. Ces craintes chimériques avaient sans doute, une raison d'être dans le souvenir des guerres que ces sauvages ont eu autrefois à soutenir contre les nations voisines. S'ils ont été vaillants soldats, ils sont bien changés, pour le quart d'heu-

re du moins, l'esprit guerrier ne domine pas les montagnais. Les Cris, leurs ennemis d'autrefois et alliés d'aujourd'hui, disent cependant, qu'ils étaient braves, une fois l'action engagée. Ce qui, en définitive, met leur courage à peu de chose près, au niveau de celui de bien d'autres qui passent pour braves.

Les Montagnais n'avaient pas peur seulement des vivants, mais bien aussi des morts. Au décès de quelqu'un, ils tiraient force coups de fusils pour apaiser les mânes irrités, se hâtaient d'enfouir les cadavres dans la terre, partaient de suite et évitaient autant que possible, de revoir cet endroit qu'ils regardaient comme fatal. Je voyageais avec deux Montagnais infidèles, le mauvais temps nous força de demeurer un jour entier auprès d'un lieu de sépulture. A midi, un de mes compagnons est saisi d'une fièvre brûlante, sa figure s'enflamme, son pouls bat violemment, sa respiration est gênée. Il soupire, souffle, s'agite. Je le crois bien malade et il l'était de fait. Le lendemain nous partons. Je change de rôle avec mon homme, je l'installe chaudement dans une couverture au milieu de mon canot, et prenant mon aviron, je rame de toutes mes forces pour hâter notre arrivée au prochain établissement sur notre route. A peine éloigné du rivage, je m'aperçois que la respiration de mon malade est plus facile, son agitation se calme, bientôt il demande à manger. Quelques heures après, il était parfaitement rétabli, m'avouant que la peur des morts avait seule causé son mal.

Au décès de leurs proches, les Montagnais infidèles se livraient à une douleur extravagante, ils pleuraient, ils hurlaient même, brulaient, détruisaient tout ce qu'ils possédaient. Couverts d'un misérable haillon qu'ils devaient à la charité d'autrui, ils demeuraient une année entière sans chasser, attendant leur subsistance du sentiment de compassion que leur état pitoyable pouvait inspirer aux autres. Une frayeur exagérée de la mort, se remarquait aussi parmi cette nation.

Va sans dire que cette crainte excessive, ainsi que les usages précités, ont disparu par l'enseignement chrétien, qui, sous ce rapport, comme sous bien d'autres, a de beaucoup amélioré les dispositions de ces infortunés. Les Montagnais ont une horreur très prononcée pour le sang, et ne comprennent pas qu'on se batte autrement qu'en se saisissant à la chevelure, et en luttant ainsi corps à corps. Il y a cependant loin de cette disposition à la sensibilité de caractère. Les Montagnais ne se livrent pas à des voies de faits sanglants. Néanmoins, avant d'être chrétiens, ils étaient d'une insensibilité telle qu'ils abandonnaient leurs parents sans ressources, au milieu des forêts, lorsque l'âge ou les infirmités ne permettaient pas à ces derniers de suivre la famille. D'autres nations tuent leurs vieillards et infirmes, eux les laissent mourir. Les orphelins, même adoptés, étaient traités avec une rigueur que l'on serait facilement tenté de qualifier de cruauté. Puis la femme ! Oh ! comme elle était malheureuse la Montagnaise infidèle ! Ces hommes si doux, si bons avec les étrangers, si lâches avec des ennemis imaginaires, devenaient souvent les bourreaux de la compagne de leur vie. Aucune nation, peut-être, n'avait un pareil mépris pour la femme. Ce mépris égoïste qui disposait tout de façon que l'homme recueillît toutes les satisfactions possibles, laissant à sa mère, à son épouse, à sa fille, tout ce qui leur était physiquement possible d'endurer de souffrances, de privations, de travail. Oh ! religion sainte, que tes maximes font de bien, aux nations, comme aux individus !

Un trait bien consolant du caractère des Montagnais, c'est leur éloignement pour le vol : il n'y a certainement pas un peuple plus honnête. Tous les voyageurs ont lieu de reconnaître et d'admirer cette disposition qu'ils possédaient, même avant l'introduction du Christianisme parmi eux. Cet éloignement du vol ressort avec d'autant plus d'éclat, que les Montagnais sont, je crois, les plus

intéressés des sauvages. Ils n'ont point l'imprévoyance des autres, et gardent, autant que possible, quelque chose pour le moment de la détresse. Ils ne partagent pas le désir effréné qu'ont les Cris, de manger en festins, tout ce qu'ils possèdent ; ils convoquent quelquefois leurs parents et amis à un régal, mais en temps et lieux, et jamais à la condition d'être le lendemain, dans la disette ou la souffrance. Tous les sauvages sont demandeurs, les Montagnais plus que les autres, sans pourtant s'offenser des refus qu'ils subissent souvent. Leur curiosité est insatiable : il leur faut tout voir, tout toucher, et, chose vraiment extraordinaire, invariablement, ils remettent en place, les objets qui, naturellement, excitent davantage leur convoitise, lors même qu'ils pourraient les dérober sans danger de provoquer le moindre soupçon contre eux. L'esprit de superstition, naturel à l'homme ignorant et suite du besoin de croire, se trouve sans doute, parmi les Tchippeweyans, restreint, néanmoins, dans les limites plus étroites que chez certains autres sauvages. Ils ont leurs jongleurs (Jkanzé), qui n'osent pas revendiquer une puissance analogue à celle que s'arrogent les Cris et les Sauteurs. La polygamie, commune parmi toutes les nations infidèles, se retrouve aussi chez ceux dont nous parlons : l'union conjugale ne leur semble pas un lien obligatoire ; de là, sans doute, de grands désordres ; il est néanmoins consolant de dire que ce peuple avait conservé la loi naturelle, au point de ne pas commettre de crimes contre nature, malgré les exemples nombreux de ces monstruosité, fournis d'une manière notoire par les Cris, avec lesquels ils sont en relations journalières.

On comprend facilement que cet ensemble de qualités, avait prédisposé favorablement les Tchippeweyans à embrasser le christianisme. Aussi, presque toute cette famille a accepté notre sainte religion, et la grande majorité en pratique fidèlement les importantes obligations. Parmi nos

Montagnais sont quelques-unes de nos plus belles missions. Leurs heureuses inclinations nous les ont fait rechercher tout d'abord. Dans l'impossibilité d'évangéliser tous les sauvages du « Département du Nord, » Mgr. Provencher et son successeur, ont fait travailler de préférence, à la conversion des Montagnais.

Le succès a prouvé l'à-propos de cette détermination. Un Vicariat Apostolique a été créé, presque exclusivement, en faveur de ce groupe de tribus. De plus, les Montagnais du District de l'Île à la Crosse, viennent aussi de passer sous la houlette d'un nouveau Pasteur, par suite du succès des missions établies chez eux, ainsi que dans le haut de la Rivière Saskatchewan.

La famille Montagnaise habite les Districts de la Rivière aux Anglais, d'Athabaskaw et de la Rivière McKenzie, à l'exception pourtant du littoral de la Mer Glaciale, envahi par les Esquimaux. Quelques familles Crisses s'étendent aussi jusqu'à Athabaskaw.

La race des Tchippeweyans comprend un grand nombre de tribus que nous classerons en quatre nations. Les Tchippeweyans, les Castors, les Esclaves et les Loucheux.

1o Les Tchippeweyans renferment trois tribus. Les Montagnais proprement dits, les Mangeurs de Caribou et les Couteaux jaunes, qui se ressemblent sans traits saillants de différence, si ce n'est ceux que le plus ou moins de ressources locales leur permet d'admettre dans leurs vêtements.

2o La nation des Castors, comprend les Castors proprement dits, qui habitent les bords de la Rivière à la Paix et les magnifiques terres qu'elle arrose. Les « mauvais mondes » qui avoisinent les premiers et se trouvent sur les bords de la branche orientale de la Rivière du Liard, enfin les Sarcis dont nous avons déjà parlé, qui se sont détachés de la famille Montagnaise, pour s'unir à la famille des Pieds-Noirs. La langue des Castors, diffère de celle des Tchippeweyans propre-

ment dits, elle en est pourtant une branche et c'est l'analogie de ces idiomes qui permet de rallier à une même souche, les deux nations qui les parlent. Les Castors se séparent de leurs frères dont ils n'ont pas absolument toute la bonté; plus de légèreté, de générosité, d'imprévoyance et une passion effrénée pour le jeu, indiquent aussi une différence de caractère.

3o Les Esclaves tirent leur nom du mépris profond que les nations autrefois ennemies, leur avaient voué au temps des guerres et à l'époque où ils fuyaient devant leurs adversaires. Les tribus qui composent cette nation sont; les Esclaves, les Peaux de Lièvres, les Plats côtés de Chiens, les Tekenè, les Nahanè et autres petites tribus composées, seulement, de quelques familles. Des différences dans les langues de ces tribus, tout comme certaines analogies, semblent les rattacher au groupe que nous leur assignons dans la famille. Il est difficile de se faire une idée de la pauvreté dans laquelle vivent ces derniers sauvages. Le climat qu'ils habitent est des plus rigoureux; l'élévation de la latitude tient dans certains endroits, le soleil sous l'horizon pendant des semaines entières, et ils sont là, dehors, souvent sans loges ou tentes, n'ayant qu'une cabane de branches. Quand les lièvres ou lapins leur manquent, la disette est affreuse. C'est au milieu d'une de ces terribles épreuves, qu'on en a vu se livrer à toutes les horreurs du plus révoltant cannibalisme. Dans cette circonstance, quatre-vingt Peaux de Lièvres ont été mangés par leurs frères, à la porte d'un fort de l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson. La justice et la vérité veulent que l'on dise que, comme règle invariable, les sauvages en détresse, trouvent du secours dans les postes de traite; quand on le peut, on va même au devant de ceux qu'on sait être réduits à l'extrémité. Cette fois, pendant l'hiver de 1840 à 1841, M. Fisher, en charge au Fort Good-Hope, au lieu de pouvoir porter secours aux sauvages « Peaux de

Lièvres » qui jeunaient, se vit dans l'obligation d'abandonner lui-même l'établissement qu'il commandait, pour aller avec ses hommes, chercher refuge ailleurs, ne laissant qu'un Canadien du nom de St. Arnaud, pour garder le comptoir. Redoutant les sauvages qui s'étaient groupés autour du fort, dans l'espoir d'y trouver du secours, St. Arnaud se vit dans la cruelle nécessité de leur en fermer les portes, pour sauver sa vie et l'établissement confié à ses soins. Lui-même n'assura son existence et celle de sa famille, qu'en mangeant les parchemins qui servaient de croisées aux maisons, et les bouts de cordes ou morceaux de cuir perdus dans les hangards ou dans le fort. Pendant ce temps les infortunés indiens subissaient toutes les horreurs de la famine: un grand nombre mourut, quatre-vingt dix furent mangés.

A la lueur du feu du camp, St. Arnaud vit de malheureuses mères tombées dans l'agonie du désespoir, saisir leurs petits enfants, morts d'inanition, les élever en l'air, en poussant des vociférations affreuses, suivies de ce rire désespéré, plus cruel que les pleurs, puis rôtir ces enfants pour en déchirer les membres et les partager avec ceux qu'un reste de forces protégeait encore contre le dernier râle de l'agonie ! Ces malheureux d'ordinaire si doux, surprisent dans le sommeil, deux employés de l'Honorable compagnie de la Baie d'Hudson qui portaient les dépêches. Des femmes les tuèrent à coups de hache, dans leur campement, et la tribu s'en nourrit.

Je pense que ce sont des misères extrêmes qui, depuis cette époque jusqu'à celle de l'arrivée des missionnaires, avaient porté cette tribu infortunée à détruire les petites filles au moment de leur naissance ou même quelques mois après. Cette coutume monstrueuse ne se trouve point parmi les autres sauvages du « Département du nord. » Tous, au contraire, aiment beaucoup leurs petits enfants, ils préfèrent sans doute leurs fils, en donnant néanmoins aussi à leurs filles, une

large part de cet amour, gravé par la nature, dans le cœur des pères. Si les bords de la Rivière Mackenzie ont entendu les gémissements de ces innocentes victimes que l'écho de ces voix plaintives arrachent à notre âme un sentiment de compassion pour l'horrible et profonde misère qui seule a pu conduire à ces excès. Sont-ils donc inutiles, indifférents, les efforts héroïques des hommes qui vont vivre de la vie de ces infortunés, pour améliorer leur condition morale d'abord puis, comme conséquence, leur position physique ? C'est sur cette plage inhospitalière au milieu des tombes ignorées de tant de victimes de la souffrance et de la douleur c'est à Good Hope qui reposent les dépouilles mortelles de notre cher et zélé Père Grollier.

Que la sublimité de son sacrifice s'élève jusqu'au trône de Dieu, comme un encens d'agréable odeur, pour neutraliser l'épaisse et dégoutante fumée qui s'exhale de tous ces sacrifices humains ! Que les accents ardents de la prière de ce premier martyr de l'apostolat dans le Vicariat McKenzie, fassent descendre une pluie abondante de grâces sur les trop infortunés sauvages auxquels le premier il a dit : « Ne tuez pas vos filles, » puisque, pour donner du poids à sa parole, il a dépensé lui-même, généreusement et rapidement, en faveur de ses néophytes et catéchumènes, une existence marquée de tant de noble délicatesse !

4°. La quatrième nation qui se rattache à la famille Montagnaise est celle des Loucheux ; ce mot est la traduction du Montagnais « Dékedhé. » Ceux qui le portent se nomment eux-mêmes Dendjiye (Hommes) et les voyageurs anglais les appellent généralement Quarrellers (Querelleurs). D'ordinaire, on rattache les Loucheux à la famille Montagnaise, à cause de la grande analogie du langage, et quoique la différence de mœurs semble leur assigner une autre parenté. Un petit nombre d'entre les Loucheux habite en dedans des limites dans lesquelles nous avons circonscrit le

« Département du Nord » ; le gros de la nation réside au delà des Montagnes-Rocheuses, dans le territoire cédé par la Russie aux Etats-Unis. Ces dernières années encore, les Loucheux étaient en guerre avec les Esquimaux et même entre eux. Cette circonstance a nécessairement influencé les habitudes de ces sauvages. Les Loucheux sont grands ; leur esprit guerrier se trahit par l'ornementation dont ils sont très-avides, à eux aussi il semble que, pour être beau et bon soldat, il faut un riche et élégant costume. Les armées civilisées prouvent assez que ce soin n'est pas en dehors des préceptes de l'art de la guerre. Pourquoi nos guerriers des bois et des prairies ne se chargeraient-ils pas la tête de plumes longues, les plus vaillants capitaines des armées les mieux organisées regardent un panache comme le complément obligé de telle ou telle arme ? Les Loucheux ont un goût marqué pour les rassades, que dédaignent les Montagnais. On en peut dire autant de l'usage de se barbouiller la figure avec des couleurs. A part l'esprit de coquetterie, cette coutume chez le sauvage qui fait la guerre, est due, en grande partie, au désir de se donner une tournure formidable, ou de déguiser les trop fortes émotions auxquelles les livre la crainte qui, assez souvent, les fait trembler de tous leurs membres, lorsqu'ils pensent aux chances du combat.

Les coquillages ainsi que les verroteries sont extrêmement recherchées comme objet d'ornementations ; les rassades servent, de plus, comme moyen d'échange, faisant mieux que les fourrures, les fonctions de monnaie. Les Loucheux ont la prétention de mieux traiter leurs femmes que les autres Montagnais. Ils habitent, non des tentes coniques, comme leurs frères, mais des tentes semi-elliptiques qu'ils ont le soin de bien arranger contre le froid excessif auquel ils sont exposés. Les différentes nations Montagnaises forment une population d'environ quinze mille âmes. Les tribus de la Rivière MacKenzie surtout, sont

depuis quelques années, en proie à une maladie contagieuse qui les décime rapidement.

Les Montagnais sans avoir la barbe aussi fournie que la race blanche en sont pourtant mieux pourvus que les autres tribus Peaux Rouges. J'ai vu un grand nombre d'enfants de pur sang montagnais avec des cheveux châtain clair et ces mêmes enfants, parvenus à un âge plus avancé avaient les cheveux noirs comme le reste de la nation. Cette observation, souvent faite, a ajouté à la conviction où je suis que les circonstances, autant que la race déterminent plusieurs des différences qui existent entre les peuples sauvages et leurs frères de la civilisation.

50 FAMILLE DES ESQUIMAUX.

Entrés dans le « Département du Nord » pour en étudier l'ethnographie, nous venons de jeter un coup d'œil rapide sur les naturels qui habitent le pays, depuis son extrémité sud-est jusqu'àuprès de l'embouchure du fleuve McKenzie. Il est néanmoins, un peuple dont nous n'avons point encore parlé, c'est la famille des Esquimaux, peuple du littoral qui séjourne au milieu des glaciers éternels qui bordent l'océan Arctique, à la garde desquels la Providence semble l'avoir préposé, peuple façonné pour ces affreuses régions qui de leur côté, ne semblent faites que pour lui. En Amérique les Esquimaux entourent la mer polaire d'un cercle animé ; ils sont sur tous les détroits, grand nombre d'îles, et la terre ferme, depuis le Groëland jusqu'au Détroit de Behring, dédaignant néanmoins, de descendre dans la Baie d'Hudson, en dessous du soixantième parallèle. La mission de garder la mer glaciale les entraîne en dessous de cette latitude sur les côtes du Labrador. Les Esquimaux non contents d'être un peuple de l'Amérique, traversent le détroit de Behring pour recevoir sur la côte Asiatique le nom de *Namolos*. Ces sauvages forment ainsi un trait d'union entre

l'ancien et le nouveau monde; ils sont la seule nation non-civilisée que l'on retrouve dans les deux hémisphères comme pour attester que les peuples de tous les continents ont une seule et même provenance.

Le nom Esquimaux a une origine Crise ou Algonquine, Ayaskimew pluriel Ayaskémewok, étant le nom donné par les Cris au peuple dont nous voulons parler. L'étymologie et la signification de ce mot se trouvent dans les deux racines Aski (chair ou poisson cru) et Mowéw. (Il mange), et signifie, celui qui mange du poisson ou de la chair crue.

On comprend facilement que les diverses tribus d'un peuple qui habite une si immense étendue de terre, doivent nécessairement différer. Il y a trop loin du Labrador au Détroit de Behring, du Groëland à l'extrémité nord de l'Asie pour que la nation qui habite ces plages, se trouve partout semblable à elle-même. Une partie a subi des influences qui ont modifié ses mœurs et manqué à d'autres, tous pourtant parlent encore la même langue, d'où il faut conclure qu'ils ont une même origine.

Nous ne voulons ici parler que des Esquimaux du « Département du Nord, » ceux par conséquent que l'on trouve entre Churchill et l'embouchure du fleuve McKenzie, ceux qui naguère encore étaient sous la juridiction de l'Evêque de St. Boniface et qui maintenant se voient les uns dans le Vicariat Apostolique d'Athabaskaw McKenzie, et les autres dans la dernière subdivision ecclésiastique du pays. Ces Esquimaux se nomment eux-mêmes Innoït, je ne crois pas que leur nombre s'élève à plus de quatre ou cinq mille. Les Innoïts ont une réputation de bravoure bien grande; ils sentent qu'ils sont forcés de défendre leur terrain, car où iraient-ils s'ils étaient repoussés de l'étroit littoral qu'ils habitent? Au reste, il n'y a absolument qu'un point où les Esquimaux soient ici exposés à la guerre, à l'embouchure même de la Rivière McKenzie, dont les Loucheux vou-

laient leur défendre l'entrée. Ailleurs ils ne voient personne, si ce n'est les mangeurs de Caribou, qui fréquentent avec eux le Fort de Churchill, qu'ils rencontrent aussi quelquefois à la lisière des landes stériles et avec lesquels ils vivent en parfaite harmonie. Les mangeurs de Caribou ne sont pas certes, hommes à fournir aux autres l'occasion de cultiver l'art de la destruction ou de la défense. Avec leur naturel si plein de douceur, ils affirment que leurs chers voisins ont encore une douceur plus grande et une docilité parfaite. Cela n'empêche pas de les ranger quelquefois au nombre des ennemis imaginaires. Cet effort d'imagination ne prouve qu'une chose : la pusillanimité de ceux qui en sont capables.

Nos Esquimaux ne sont pas des géants, cependant, ils ne sont pas d'aussi petite taille qu'on le croit généralement. Les femmes, pourtant sont au-dessous de la moyenne, ce qui n'étonne point ceux qui connaissent les tribus Montagnaises. Je ne puis point partager l'opinion qui rattache les Esquimaux à la race blanche; je crois que sans leur faire injure, on peut leur reconnaître une petite « teinte jaune; » si toutefois, il en coûte trop de les rattacher aux « Peaux-Rouges. » Que les Esquimaux soient plus blancs ou moins cuivrés que les autres sauvages, cela se comprend facilement, tout en leur assignant une communauté d'origine : Il y a certainement moins de différence entre eux et leurs voisins qu'entre les peuples des différentes parties de l'Europe. Le genre de vie que mènent les Innoïts doit considérablement influencer sur la couleur de leur peau. Enfermés une grande partie de l'année dans leurs cabanes de glace, sans soleil, sans fatigue; il n'est pas difficile de comprendre qu'ils soient plus blancs que ceux de même race qui sont constamment exposés aux intempéries de l'air et chez lesquels la misère produit des effets surprenants. J'ai vu des sauvages, de la teinte ordinaire de leurs compa-

triotés, devenir presque aussi noirs que les nègres, pendant des jeûnes rigoureux, au milieu de l'hiver ; c'est à tel point que, quand je rencontre des sauvages, que je sais, ou présume, avoir souffert de la faim pendant longtemps, je cherche dans la couleur de leur peau, à m'assurer de leur position véritable. La barbe des Esquimaux ne doit pas étonner plus que celle des Montagnais, en définitive, je les crois de même race que nos autres sauvages, se rattachant, plus immédiatement, pourtant, aux Kamtschatkans ou Mongoles Hyperboréens.

Les Esquimaux habitent des huttes, construites en bois, quand ils trouvent, à la côte, des arrachis charriés à la mer par le courant des fleuves ; car on sait qu'il ne croît pas de bois sur leurs plages désertes.

A défaut de bois, la pierre sert aussi de matériel de construction ; dans l'un et l'autre cas, la neige et l'eau glacée servent de ciment. Quand tout le reste manque, la glace, et il n'en manque jamais, est au service de ces malheureuses peuplades qui, comme les autres hommes, ont reçu de la nature la puissance de dominer les obstacles qu'elle sème sur leur chemin. Un peu de mousse, quelques phoques et de la glace, voilà souvent ce qui seul est au service des Esquimaux, et avec ces faibles ressources au milieu des horreurs et du chaos des plages glacées qu'ils habitent, ils maintiennent leur existence, prolongent leur vie et ne souffrent pas toujours autant qu'on le croirait naturellement. La glace se transforme en une habitation ou règne, sans doute, la malpropreté et la gêne, mais qui, par sa nature donne accès à la lumière qui luit en dehors, et qui, en même temps, protège ceux qui l'habitent, contre les vents, les tempêtes, les rigueurs d'un climat à nul autre semblable. La chair du phoque nourrit la famille qui se revêt de sa peau, son huile alimente la lampe en faisant brûler tristement un peu de mousse placée sur une pierre, ou le sol glacé. C'est le seul

luminaire, le seul combustible. Là vivent des êtres, bien bas, sans doute, dans l'échelle de la vie, dignes de toute notre compassion et de notre intérêt ; des êtres dans lesquels brillent les rayons de l'intelligence, et dans les poitrines desquels battent des cœurs qui savent sentir et aimer. La mère baise amoureusement l'enfant qu'elle chérit et, à défaut de tout le reste, l'enveloppe de son affection, de ses soins et d'un peu de mousse.

Là, l'œil de l'homme qui ne peut contempler les splendeurs du soleil qui, pendant plusieurs mois de l'année se dérobe à sa vue, au milieu d'une nature qui n'a ni fleurs, ni verdure, ni végétation, mais toujours couverte sous son linceul de mort, là, l'œil de l'homme s'arrête, avec une douce complaisance sur ceux qu'il aime et que, dans son langage comme dans le nôtre, il appelle : mon père, ma mère, mon époux, mon épouse, mon enfant, mon frère, ma sœur, mon ami ! Ces liens de famille enchaînent des existences qui ne semblent pas avoir d'autres sources de satisfaction. Comme ils ont besoin, en effet, de ce sentiment pour goûter quelque douceur ici-bas ! car, avouons-le, il est bien ridicule, l'enthousiasme de certains poètes qui, en prose, plus qu'en vers, ont peint le bonheur des Esquimaux et autres sauvages, d'après les rêves de leur imagination, et non pas d'après la connaissance certaine de leur position véritable.

J'ai dit que les Esquimaux qui visitent Churchill sont très-doux ; j'ajouterai que, depuis assez longtemps, ils ont des relations commerciales avec ce Poste, où ils se rendent. Les autres Esquimaux du « Département du Nord » n'ont commencé à nouer des relations de ce genre qu'en 1849. Jusqu'alors, leurs ennemis, les Loucheux, ne leur permettaient pas de monter le fleuve McKenzie et leur genre de vie sur le littoral de la mer n'est pas assez séduisant pour attirer à eux. Dans cette partie surtout, les Esquimaux sont excessivement voleurs ; ils croient avoir droit à tout ce

que possèdent les étrangers. Ils déploient autant d'adresse que d'effronterie à dérober et à receler ce qui est à leur portée. Pourquoi les glaciers du nord n'auraient-ils pas leurs filous, tout comme les centres les plus brillants de la civilisation ?

Les Innoïts construisent leurs cabanes par groupes ou villages, dans les endroits où la pêche à la baleine leur assure une subsistance abondante ; dans d'autres circonstances ils s'isolent davantage, vivant de la pêche du phoque ou de la chasse du Caribou. Tout naturellement, les interminables et si rigoureux hivers qu'ils ont à subir, les forcent à plus de prévoyance que nos autres indigènes. Au temps de l'émigration des Caribous, lorsque ceux-ci, à la fin de l'été abandonnent les climats où il leur serait impossible de passer l'hiver, les Esquimaux les tuent en grand nombre tout comme ils saisissent avec beaucoup d'habileté, de courage et de persévérance, toutes les chances de la pêche, pourtant, si difficile sur la mer glaciale.

Leur adresse à préparer le cuir est étonnante, ils réussissent parfaitement à lui donner une grande souplesse et à le rendre imperméable, au point qu'ils en font des canots, leurs Kayiak et Uniak. Les Kayiak, surtout, sont extrêmement légers et servent aux chasseurs, qui s'y installent, s'y enferment même au moyen d'un appareil extrêmement flexible et imperméable, fait avec les intestins de la baleine. Cet appareil est fixé à l'ouverture laissée au-dessus du canot, recouvert d'ailleurs. A peine installé le chasseur ou pêcheur lace autour de son corps, la partie supérieure de cette espèce de vêtement : il est là, sur la mer glaciale, dans une embarcation si légère qu'il la porte sur son épaule à la côte, et dans laquelle il se lie si étroitement que les vagues recouvrent l'embarcation et celui qui la monte, sans danger de noyer l'un ni de submerger l'autre. L'aviron de l'Esquimaux a deux palettes, ce qui donne plus de facilité et de promptitude pour diriger sa frêle embarca-

tion, dans laquelle on s'étonne de le voir affronter les dangers de la mer à des distances considérables des côtes. Ils déploient aussi beaucoup de dextérité dans le confectionnement de leurs traîneaux de glace, et leur adresse à conduire leurs infatigables chiens à quelque chose de surprenant.

Tous les voyageurs assurent que les Esquimaux sont plus susceptibles de culture, et plus dociles que leurs voisins. Leur si grand isolement n'a pas encore permis de mettre à projet cette heureuse disposition. L'insuffisance des ressources surtout du personnel, nous a privé du bonheur de leur porter plutôt le flambeau de la foi. Cette douce lumière commence, néanmoins à luire à leurs yeux. Les missionnaires de Good Hope, ont déjà fait, avec succès, plusieurs voyages parmi les Esquimaux de la partie occidentale du Département ; tandis que l'un des apôtres du Lac Caribous s'est mis en route, à la fin de l'hiver dernier pour aller passer l'été avec ceux de la partie orientale. Prions pour le succès d'une entreprise si pleine de périls, de généreuse abnégation et si féconde en sacrifices de tous genres. Que Dieu convertisse les Esquimaux et donne ainsi, à leurs dévoués missionnaires la seule récompense que leur zèle ambitionne ici-bas !

CHAPITRE VII.

RÈGNE ANIMAL.

Pour remplir le cadre que nous nous sommes tracé, nous voulons, dans ce chapitre, donner un aperçu de ce qu'une partie du règne animal offre de plus remarquable dans le pays qui fait l'objet de cette étude. Au milieu même des rigueurs de son climat, la nature a aussi ici ses prodigalités. Si le règne animal, comme le règne végétal, n'offre pas toutes les richesses qu'il déploie dans des régions plus fortunées, il n'est pas pour cela, tout-à-fait stérile ; il a

même ses spécialités réservées à nos glaciers éternels, et ses richesses qui naissent pour ainsi dire de notre état de délaissement et des rigueurs que nous subissons. Des traités assez complets de la zoologie du Nord, se trouvent ailleurs, et ont été faits par des hommes adonnés spécialement à ces études si intéressantes et si variées. Comme ces ouvrages sont volumineux et dispendieux, j'ai cru être agréable à ceux qui nous portent quelque intérêt, en résumant en quelques pages, ce que je connais de plus frappant à cet égard. Dans ce chapitre nous consacrons un article à chacune des quatre classes de la première grande division du règne animal. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait ici rien dans les autres embranchements qui soit digne d'intérêt. Non, la grande division des animaux articulés surtout, peut offrir le sujet d'études profondes, mais il nous est impossible pour le moment même de songer à esquisser ce travail. C'est à la « Fauna Boreali Americana » de Sir John Richardson, que nous empruntons les noms génériques et spécifiques de la plupart des êtres dont nous parlerons.

ARTICLE PREMIER.

Des Mammifères.

On sait que cette classe comprend neuf ordres distincts.

Dans le chapitre précédent nous avons parlé de la population et même des races d'hommes originaires du département du nord.

Pour que l'ignorance, la grossièreté et la couleur de nos sauvages, ne permettent pas à certains savants de les croire à leur première période de transformation, Dieu n'a pas mis ici le second ordre des Mammifères, celui des quadrumanes. Nous n'avons point de singes ; pour en trouver, il faudrait aller à de grandes distances ; et si nos sauvages n'étaient que des singes perfectionnés, il leur aurait fallu émigrer de bien plus loin qu'ils ne l'ont fait, étant des hommes, fils d'Adam.

Nous nous contenterons de cette courte réflexion sur les deux premiers ordres, et, après avoir donné le tableau général des Mammifères, nous examinerons dans les paragraphes qui suivent, les autres ordres de cette classe si importante

1er Ordre.	L'HOMME.		
2e Ordre.	Les Quadrumanes ou Singes n'existent point dans le Département du Nord.		
3e Ordre. Carnassiers	I. Fam. Chétopères.	GENUS ... <i>Vespertilio</i> 2 espèces.	
	II. Fam. Insectivores.	GENUS ... <i>Sorex</i> 2 espèces.	
		" ... <i>Scalops</i> 1 "	
	Plantigrades.	1re Tribu :	GENUS ... <i>Ursus</i> 4 espèces.
		" ... <i>Meles</i> 1 "	
		" ... <i>Procyon</i> 1 "	
" ... <i>Gulo</i> 1 "			
2e Tribu :		GENUS ... <i>Mustela</i> 5 espèces.	
		" ... <i>Lutra</i> 1 "	
	" ... <i>Mephitis</i> 1 "		
Digitigrades.	" ... <i>Canis</i> 5 "		
	" ... " (<i>Lupus</i>) 6 "		
	" ... " (<i>Vulpes</i>) 6 "		
3e Tribu :	GENUS ... <i>Phoca</i> 1 espèce.		
	" ... <i>Tricheus rosarius</i> 1 "		
Amphibies.			
4e Ordre.	Les Marsupiaux n'existent pas dans le Département du Nord.		
5e Ordre. Rongeurs.	I. Fam. Rongeurs à fortes clavicales.	GENUS ... <i>Fiber</i> 2 espèces.	
		" ... <i>Arvicola</i> 5 "	
6e Ordre.	II. Fam. Rongeurs à clavicales imparfaites.	" ... <i>Mus</i> 1 "	
		" ... <i>Martomys</i> 1 "	
		" ... <i>Arctomys</i> 6 "	
		" ... <i>Sciurus</i> 3 "	
		" ... <i>Pteromys</i> 2 "	
		" ... <i>Geomys ? Talpoides</i> 1 "	
		GENUS ... <i>Hystrix</i> 1 espèce.	
		" ... <i>Lepus</i> 4 "	
		Les Edentés n'existent point dans le Département du Nord.	
		7e Ordre. Pachydermes.	I. Fam. Proboscidiens.
II. Fam. Pachydermes ordinaires.	GENUS ... <i>Sus</i> 1 espèce.		
8e Ordre. Ruminants	III. Fam. Solipedes.	GENUS ... <i>Equus</i> 3 espèces.	
	I. Fam. Ruminants sans cornes.	Point de Chameaux, etc.	
		1re Tribu : Ruminants à corn. pleines.	GENUS ... <i>Cervus</i> 5 espèces.
	II. Fam. Ruminants à cornes.	2e Tribu : Rumin. à corn. velues.	Point de Giraffe.
3e Tribu : Ruminants à cornes creuses.		GENUS ... <i>Antilope</i> 1 espèce.	
" ... <i>Capra</i> 1 "			
" ... <i>Ovis</i> 2 "			
" ... <i>Ovibos</i> 1 "			
" ... <i>Bos</i> 2 "			
9e Ordre. Cétacés.		GENUS ... <i>Physeter</i> 1 espèce.	
		" ... <i>Balaena</i> 1 "	

§ I. — TROISIÈME ORDRE.

Les Carnassiers.

Le troisième Ordre des Mammifères fournit ici ses trois familles tribus et divisions d'icelles. Voici le tableau synoptique des sujets que nous savons appartenir à cet ordre :

TROISIÈME ORDRE. — Les Carnassiers.	I. Fam. Chéiroptères.	Chauve-souris 2 espèces.		

	II. Fam. Insectivores	Musaraigne 3 espèces.		
		Taupé 1 "		
	III. Fam. Carnivores.	1re Tribu : Plantigrades.	Ours 4 espèces.	
			Blaireau 1 "	
			Racoon 1 "	
			Carcajou 1 "	
		2e Tribu : Digitigrades.	Vermigermes.	Belette 1 espèce.
				Hermine 1 "
Vison 1 "				
Martre 1 "				
Pékan 1 "				
Loutre 1 "				
3e Tribu : Amphibtes.	Chéiens.	Chiens 4 espèces.		
		Loups 5 "		
		Renards 5 "		
		Chien de Prairie 1 "		
		Chat 1 espèce.		
		Lynx 1 "		
		Panthère 1 "		
		Morse 1 "		

I.—On voit d'après ce tableau que la famille des Chéiroptères n'a ici qu'une tribu, que cette tribu n'a que deux sujets, la chauve-souris: *Vespertilio Pruinosis* (Heary Bat), et celle *Vespertilio Subulatus*, (Say's Bat).

La chauve-souris aimable ici comme ailleurs, dort pendant tout l'hiver, elle en fait autant en été durant le jour, enveloppée dans ses ailes, suspendue par les pieds, la tête en bas, bien certaine qu'elle ne prendra pas une inflammation de cerveau, commence à la nuit son vol agité sans

courir, ici du moins, le risque de donner la chair de poule aux courageux enfants du Nord, ni d'exciter la dissipation que mes souvenirs d'écolier me jettent à la mémoire lorsque au nom de chauve-souris se joint la pensée de ce que produisait leur entrée dans le dortoir du collège.

II.—La famille des Insectivores fournit trois espèces de Musaraignes celles dites *Sorex Palustris*. (American Marsh Shrew), *Sorex Forsteri*, et *Sorex Parvus*. Ces musaraignes sont les plus petits de nos quadrupèdes, et leurs existences si frêles et si délica-

tes résistent à l'intensité du froid qui ne les empêche pas de multiplier leurs évolutions.

Je ne connais ici qu'une espèce de taupe, celle dite Musaraigne Taupe, ou Scalope du Canada, Scalops Canadensis (Shew Moles). Nous ne leur faisons point la guerre, elles ne nous nuisent pas dans l'état de notre société.

III.—La famille des Carnivores offre tout naturellement, plus d'intérêt et le sujet d'une étude plus spéciale. Elle a ici trois tribus, celles des Plantigrades, des Digitigrades et des Amphibies.

1o La tribu des Plantigrades comprend les sujets suivants :

Ours Blanc.....	Ursus Maritimus.....	The Polar or Sea Bear.
Ours Gris.....	Ursus Ferox.....	The Gris- [by Sea Bear.
O. Noir et canelle....	Ursus Americanus.....	The [American Black Bear.
Ours Brun.....	Arctos... Americanus.....	The [Barren Ground Bear.
Blaireau....	Meles Labradorica.....	The American [Badger.
Racoon....	Procyon Lotor.....	The Racoon.
Carcajou....	Gulo Lascus.....	The Wolve- [rine.

L'Ours Blanc semble la sentinelle avancée des régions polaires, préposée à la garde des glaciers immenses sur lesquels il promène son existence quand il sort de sa léthargie. Cette espèce d'ours est plus allongée que les autres, son cou est plus long, d'un blanc jaunâtre, l'extrémité de son museau et la langue sont noires, les lèvres et l'intérieur de la gueule, presque de la même couleur.

Il mesure quelquefois neuf pieds de long, quatre pieds et demi de hauteur. Sa force est prodigieuse, sa férocité non moins grande, aussi, il est redouté et avec raison. Il s'aventure quelquefois sur les banquises jusqu'à de grandes distances en mer, se nourrit surtout de poisson, ce qui explique la saveur désagréable de sa chair.

Si l'ours blanc semble la sentinelle du Nord, la borne méridionale de no-

tre Département a aussi trouvé un puissant gardien dans la famille des Plantigrades, c'est l'ours gris. Cette espèce est la plus grande du genre, quelques individus atteignent même des proportions énormes. J'ai vu des griffes d'ours gris qui mesuraient sept pouces de longueur : que l'on juge par là de l'agrément qu'il y a à tomber entre les bras d'un pareil être, qui vous labourre les flancs ou vous étreint à proportion. L'ours gris est redouté même des chasseurs, qui ne l'attaquent qu'avec un redoublement de précautions, et s'unissent pour cette chasse à moins d'être armés d'une façon toute particulière. Cette espèce se trouve surtout dans les prairies, ou à la lisière des bois qui les bordent. Son pelage est très varié, des poils blancs se dessinent sur un fond roux ou noir.

On ferait un livre des tours de force déployés par ces terribles hibernants, on pourrait y joindre plusieurs pages comme preuves du sang-froid et du courage des chasseurs, voire même de quelques femmes qui, saisies par des ours de cette espèce, ne sont point déconcertées et sont parvenues à s'en dégager sans même donner ensuite le moindre signe d'émotion. J'ai vu plusieurs sauvages privés de l'usage de quelque membre ou marqués par de profondes cicatrices, suites des luttes de ce genre.

L'ours noir se trouve partout dans le pays, je le crois différent de l'ours d'Europe, mais il n'est point ici une méchante bête. Les enfants même lui font la chasse, et ce que le chasseur redoute le plus dans son excursion, c'est de manquer l'occasion de voir de près, ces animaux qui invariablement, s'enfuient au moindre bruit et qui n'attaquent jamais même blessés à moins que la fuite ne leur soit impossible. Les ours chocolat ou mieux couleur canelle ne sont qu'une variété de l'espèce des noirs dont ils sont souvent les petits. La fourrure des uns et des autres mais surtout celle des chocolats est magnifique, le poil en est long, fourni et soyeux, tout

le monde sait que la chair des ours est excellente surtout quand ils se nourrissent de fruits.

La quatrième espèce d'ours est celle qui habite les landes stériles et se rend jusque sur les rivages de l'océan Arctique, vivant pendant son temps d'activité de substances animales et végétales.

Cet animal moins grand et moins féroce que l'ours gris qui habite les plaines du sud, est pourtant aussi redouté des sauvages, de ceux même qui ne craignent pas le moins du monde l'ours noir. Je voyais avec deux sauvages, «Mangeurs de Caribou» ces deux jeunes gens étaient constamment dominés par la crainte puérole que leur inspire la pensée d'ennemis imaginaires comme nous l'avons dit au chapitre précédent. Aussi tous les soirs il fallait, coûte que coûte, camper sur une île et ne camper que là. L'obscurité, le vent, la pluie ne pouvaient pas les décider à passer la nuit sur la terre ferme. Tous les soirs il fallait pousser notre embarcation jusqu'à ce qu'on atteignit une île quelque petite ou incommode qu'elle fût. A bout d'arguments inutiles je ne pus réussir à dissiper leurs appréhensions. Je risais beaucoup de leur lâcheté ajoutant que, pour mon compte, au milieu de ces épaisses forêts, je ne voyais pas d'autres ennemis que les ours. Grande fut ma surprise lorsque mes deux hommes partirent d'un violent éclat de rire assurant qu'eux ne désiraient rien tant que de voir un ours, afin de le tuer et de faire diversion à la monotonie et à la maigreur de notre pitance journalière; puis, ajoutaient mes sauvages, ce serait autre chose si nous étions sur nos terres, (landes stériles), là les ours sont terribles.»

Nos prairies possèdent un autre Plantigrade qui comme l'ours, passe l'hiver dans un antre, sans même perdre beaucoup de son embonpoint. Le Blaireau est un petit animal de deux à deux pieds et demi de long. Timide il fuit au premier bruit ou à l'aspect de l'homme, tout comme il assouvit sa cruauté sur les petits animaux

dont il se nourrit avec une grande voracité. Des substances végétales entrent aussi pour quelque chose dans son alimentation. La fourrure du blaireau trop blafarde pour être élégante, est cependant bien solide. Ce petit quadrupède a une force prodigieuse dans les pattes de devant, puisque une fois qu'il a la partie antérieure du corps dans un trou, il devient impossible de l'en arracher, quoique tout l'arrière-train offre à l'opération des facilités exceptionnelles dont les chasseurs savent tirer parti.

A l'extrémité méridionale du Département on trouve quelques Raccoons qui ne semblent pas pouvoir y pénétrer quoiqu'ils se trouvent en grand nombre plus au sud. Cet animal a l'air du renard joint aux allures de l'ours. Il se nourrit de racines, de plantes, de grains verts, de fruits, d'insectes et d'oiseaux. Il aime surtout le sang et la cervelle de sa victime. A l'eau basse il se fait pêcheur. Sa fourrure, plus élégante que celle du blaireau, n'est pas non plus très-recherchée.

La famille des Plantigrades se termine ici dans la personne du carcajou, le fléau de nos forêts et la désolation des chasseurs de pelletteries.

Cette bête comme pour faire l'équilibre à l'engourdissement de ceux de sa famille, est douée d'une activité fébrile et tout à fait extraordinaire surtout en hiver. Il n'est pourtant point prompt à la course, sa marche n'est même facile que sur un sentier bien battu. De la grosseur d'un chien de moyenne taille, il accomplit des œuvres de destruction qui exigent une force et une habileté qui souvent semblent fabuleuses. Il dérobe et cache dans la neige ou ailleurs, des objets de différentes espèces, non-seulement des aliments mais même des ustensiles, et jusqu'aux lourdes scies de long en usage dans le pays. J'ai vu un jour un de ces tours d'adresse d'un carcajou qui m'a bien surpris: Mes compagnons de voyage venant à ma rencontre, avaient laissé en dépôt un fusil à deux coups et un sac de provisions qui devait servir à notre retour. Connais-

sant le danger que couraient ces objets, ils les avaient ce semble mis en sûreté. Le fusil avait été encaissé avec efforts entre deux troncs d'arbres très rapprochés ; une longue perche placée en travers sur deux arbres éloignés, reçut une corde à laquelle était suspendue le sac de provisions. A notre retour notre surprise fut excitée par la manière dont le carcajou s'était joué de nous : non-seulement il avait grimpé dans l'arbre, mais il avait même marché sur cette perche faible et flexible qui semblait incapable de le porter et avait été couper la corde qui tenait à cette perche le sac de nos provisions qu'il avait dévorées, gaspillées ou enfouies, puis le fusil avait disparu.

Après de longues recherches, nous trouvâmes d'abord le fourreau du fusil fait en cuir, qui avait été enlevé de sur l'arme qu'il protégeait et caché soigneusement, puis, dans une autre direction, à une plus grande distance, le fusil lui-même placé sous un tronc d'arbre ; des feuilles avaient été jetées pardessus le fusil et remuées jusqu'à une certaine distance comme pour cacher les traces de l'habile voleur. Nécessairement nous aurions cru à l'œuvre d'un homme si la solitude profonde de la forêt ne nous avait pas forcés à reconnaître le fait du carcajou dont la piste était partout visible dans le voisinage. Si l'habileté du carcajou lui assure quelquefois le succès, voici un fait qui prouve que sa malice est souvent punie. Un sauvage avait laissé sa loge sans personne pour garder les objets qui s'y trouvaient. Un carcajou pénètre bientôt dans l'habitation déserte, sort tous les objets un à un, et va les cacher à droite et à gauche, même à une grande distance. Il ne restait plus qu'un sac de poudre. Le carcajou s'en saisit, le cache dans les cendres du foyer, quelques charbons non éteints brûlent bientôt le sac et provoquent une explosion dont le coquin est le premier victime, puis qu'elle l'étend mort sur la place, jetant de droite et de gauche la cervelle du receleur.

2o La tribu des Digitigrades se partage ici en trois divisions distinctes qui sont : les Martres, les chiens et les chats. La division des Martres compte sept sujets qui excitent la convoitise des amateurs de fourrures, et fournissent à cette branche de commerce une de ses plus précieuses ressources. Ce sont d'après notre tableau :

La Belette.....	Mustela (Putorius.)	Vulgaris
		[The common Weasle.]
L'Hermine.....	Mustela (Putorius)	Ermina
		[The Ermine or Stoat.]
Le Vison	Mustela (Putorius)	Vison
		[The Vison Measel.]
La Martre.....	Mustela Martes...	The Pine Marten.
Le Pékan....	"	Canadensis. The Pekan or
		[Fisher.]
La Loutre.....	"	...The Canada
		[Otter.]
Le Putois	Mephitis Americana	Hudsonica
		[Hudson's Bay Skunk.]

La Belette et l'Hermine ne se distinguent guère parmi nos chasseurs, toutes deux d'un pelage roux en été, deviennent parfaitement blanches en hiver. Le privilège antique accordé à cette fine fourrure d'entrer dans les costumes des hauts dignitaires de l'Église et de l'État, excite tout naturellement un sentiment de surprise à la pensée qu'ici on n'en fait pas assez de cas pour lui faire la chasse. « Ces menues pelleteries » sont si menues qu'elles n'attirent pas l'attention de ceux qui s'occupent de fourrures plus considérables et par là même plus productives.

A la suite de ces deux nains de la division qui nous occupe, vient se ranger le Vison ou Foutreau, si recherché, si à la mode, si cher aujourd'hui, malgré l'odeur infecte qu'il prodigue à ceux qui le chassent. Le foutreau vit au bord des rivières où il se plonge souvent même en hiver, et où on le tue facilement soit avec des fusils soit avec des pièges à ressort.

Vient ensuite la martre qui se plaît, elle, dans les terrains secs et arides, dont la fourrure toujours riche et précieuse résiste à l'antagonisme que la mode a donné à la dépouille du

vison. Puis le pékan, la grosse martre du nord, plus riche même que la précédente mais moins nombreuse; qui, comme elle, se nourrit de sang et de carnage. Le pékan habite des lieux humides où pendant l'été il fait la chasse aux grenouilles. Quoique la martre fasse ses délices de la chair des perdrix, sa propre chair n'a pas pour cela une saveur agréable. Les sauvages qui, certes, ne sont pas d'habiles gastronomes, ne mangent la chair de la martre que quand ils souffrent de la faim.

Les trois animaux dont nous venons de parler, voient se grouper auprès d'eux la loutre dont la dépouille, pour être moins soyeuse que les précédentes, n'en est ni moins riche ni moins précieuse et l'emporte de beaucoup en solidité et en durée. Quelques loutres sont toutes noires et d'une grande beauté. Même en hiver la loutre recherche l'eau des rapides qui résiste à l'intensité du froid; c'est un spectacle curieux de l'y voir prendre ses ébats, par la température la plus rigoureuse, s'y plonger et replonger pour saisir une proie, puis voyager à de grandes distances pour chercher un autre endroit où la glace n'a pas fermé toute issue à la rivière.

Dans ces pérégrinations les loutres font de grandes trainées dans la neige sans laisser à ce sillon aucune empreinte particulière. La première fois que l'on voit de ces tranchées, il est difficile de se figurer qu'elles sont dûes à la marche d'un quadrupède de trois ou quatre pieds de longueur qui rampe pour ainsi dire sur de grands espaces puis fait un bond pour ramper encore avec une vitesse étonnante.

Le dernier individu de la division des Martres est le Putois, le Chicak des sauvages Cris, (de la Chicakok ou Chicago, Terre des Putois.) Cet animal fort joli quant à la couleur est d'ailleurs fort peu agréable. Excessivement lent à la course, on le tue facilement à coups de bâton. Sa seule défense est l'éjection d'un fluide dégoûtant qu'il tient en réserve pour le moment de l'attaque et qu'il répand

plus ou moins sur son passage, trahissant ainsi sa présence. L'odeur infecte qu'exhale ce fluide n'est peut être pas tout ce qu'on en a dit. J'ai souvent vu tuer des putois et je n'ai jamais été témoin des désastreuses conséquences que l'on énumère à ce sujet. La peau qui généralement conserve cette odeur, est considérée quelque part dans le pays, comme un spécifique très puissant; j'en ai vu garder à cet effet dans les maisons.

Pour dire le vrai, je trouvais le remède pire que le mal. La chair du putois, quand l'animal est écorché avec soin, est loin d'être désagréable, j'en ai mangé avec plaisir, et en mangerai encore, chaque fois que l'occasion s'en présentera. En hiver le putois se retire dans des demeures souterraines dont il ne sort qu'à de rares intervalles. Comme la martre il se nourrit de tous les petits habitants de la forêt.

La deuxième division de la tribu des Digitigrades renferme les sujets suivants:

- Chien Domestique.....Canis Familiaris....The
[Domestic Dog.
Chien Esquimaux.....Var. Borealis...The Es-
[quimaux Dog.
Chien Montagnais.....Lagopus.....The Hare
[Indian Dog.
Chien Loup ou Sauvage...Canadensis.....The
[North American Dog.
Loup à moule.....Canis Latrans...The Prairie
[Wolf.
Loup Blanc.....Canis Lupus, occidentalis
[albus.....The American White Wolf.
Loup Gris.....Var. Lupus occidentalis Gri-
[seus.....The Amer. Grey Wolf.
Loup Bigarré.....Var. Lupus occidentalis stic-
[teus.....The Amer. Pied Wolf.
Loup Brun...Var. occidentalis Nubulus...[The
[American Dusky Wolf.
Loup Noir.....Var. Lupus Ater.....The Ame-
[rican Black Wolf.
Renard Blanc...Canis (Vulpes) Lagopus...The
[Arctic Fox.
Renard Bleu...Canis (Vulpes) Lagopus fulgi-
[nosa.....The sooty Fox.
Renard Rouge.....Canis (Vulpes) fulvus...The
[American Fox.
Renard Croisé.....Canis (Vulpes) Decussata...
[The American Cross Fox.
Renard Argenté et noir.....Canis (Vulpes)
[Argentata...The Amer. Black or Silver Fox.
Chien de Prairie.....Canis (Vulpes) Cinereo
[Argentatus.....The Kit Fox.

peau sur un moule ou forme comme ils l'ont pour toutes les fourrures de petites dimensions. Ce petit loup a, à peu près, trois pieds de long, la queue belle et bien fournie, il est d'une rapidité étonnante à la course, vit en grandes bandes dans nos immenses prairies, est très inoffensif, se joue à petites distances des chasseurs, hurle, siffle et aboie tour à tour, sans causer aucune espèce d'inquiétude aux voyageurs mais non sans les importuner beaucoup par ce bruit prolongé quelquefois pendant des nuits entières.

Le loup ordinaire d'Amérique est excessivement commun dans nos parages ; il diffère peut-être de forme avec celui d'Europe dont il n'a certainement pas l'audace, car malgré sa férocité notre loup se laisse généralement intimider, non-seulement à l'aspect de l'homme, mais bien à la vue de ce qui lui est étranger. Les loups attaquent, outre les animaux domestiques, presque tous ceux de la forêt, deux ou trois dévorent les plus forts chiens et la présence d'un enfant suffit pour les mettre en fuite. Seul un loup ne se défend pas toujours contre un gros chien. On dit que la faim extrême les porte à attaquer l'homme, je n'ai jamais connu d'exemple. Un pêcheur avait l'habitude de renvoyer un de ses chiens auquel il confiait quelques poissons pour son maître, et pour le préserver contre les attaques des loups il lui mettait quelques grelots à son harnais. Le chien accomplit ce service presque journellement pendant plusieurs hivers consécutifs, mais un jour les grelots ayant été oubliés le pauvre animal fut dévoré et les magnifiques poissons que l'attention délicate d'un pauvre serviteur réservait au chef du poste, devinrent avec le chien, le mets du festin des loups.— Pendant mon séjour à l'Île à la Crosse trois énormes loups, l'un noir et les autres gris, virent porter la désolation parmi nos chiens de trait dont ils dévorèrent plusieurs. Leur adresse à éviter les pièges les faisant échapper à la mort qu'on leur destinait,

leurs têtes furent mises à prix. Un vieux canadien, du nom de Morin, se fit fort d'obtenir la récompense et la dépouille des loups ; habile chasseur il mit à contribution tout son savoir-faire pour tendre ses meilleurs pièges à ressort qui, comme toujours, étaient fixés par une chaîne et un énorme morceau de bois.

On enferma soigneusement tous les chiens et on prit toutes les autres précautions possibles pour affamer les trois visiteurs importuns. Tous les jours Morin visitait ses attrapes et tout le monde se portait à sa rencontre pour savoir le résultat de son expédition, c'était le thème du jour. Survint une furieuse tempête pendant laquelle le chasseur resta chez lui. Le calme rétabli dans la nature, notre vieux canadien retourne à ses attrapes : il aperçoit de loin la neige qui recouvrait un des trois brigands pris au piège ; un second piège était détendu et le troisième avait disparu, le désarroi était dans la bande des loups, les autres ne reparurent plus. Morin, après de longues et inutiles recherches, en était à regretter la perte de son piège lorsque, un mois plus tard, les gens du Lac Vert, à plus de trente lieues de l'Île à la Crosse, aperçurent sur leur lac un loup qui semblait marcher difficilement. Plusieurs chiens furent lancés à sa poursuite, bientôt ils l'atteignirent et le tuèrent. Ce loup n'était pas autre que l'un des fripons de l'Île à la Crosse, puisqu'il traînait encore à sa patte le piège, la chaîne et le morceau de bois disparus lors de la mort de son compagnon, et pendant tout un mois, il avait sillonné la forêt en tous sens avec cette cruelle et lourde entrave, au milieu du froid le plus rigoureux.

Ce loup n'était qu'un squelette ambulante et ce fait prouve dans cet animal une force et une ténacité de vie difficile à comprendre.

Parmi les Renards on remarque le Renard des terres arctiques, et il y en a de deux variétés. L'une devient toute blanche pendant l'hiver surtout, l'autre a une teinte bléâtre. Ce re-

avons à dire sur l'ordre des carnassiers, nous ajouterons quelques mots sur la troisième tribu de la troisième famille :

Je connais deux amphibiens qui fréquentent la mer glaciale et ses rivages, ce sont :

Le Phoque ou chien de mer.....Phoca...The
[Seal or Sea Dog.
Le Morse, vache ou cheval marin.....Tri-
[checus rosmarus.....The Walrus.

La tête du Phoque ressemble à celle du chien dont il paraît avoir le caractère par la facilité avec laquelle il reçoit une certaine éducation, et par l'affection témoignée au maître qui l'instruit. Les Esquimaux trouvent dans cet amphibien une précieuse ressource. La chair leur sert d'aliment ainsi que l'huile qu'ils en extraient, et qui est le seul foyer usité dans les huttes de ces pauvres habitants des zones glaciales arctiques. Les nerfs, comme ceux des quadrupèdes, forment un fil extrêmement solide et employé pour coudre les cuirs. Les intestins tiennent lieu de glaces transparentes, d'habits imperméables; la peau complète le costume, fournit l'habitation d'été et les canots; les os servent aussi à confectionner plusieurs ustensiles. Le Phoque se chasse par surprise pendant qu'il dort sur le rivage ou est poursuivi en canot et percé au moyen d'un harpon.

Le Morse, plus gros que le Phoque, a une longueur ordinaire de huit à dix pieds, quoiqu'il atteigne quelquefois vingt. Son poids ordinaire est de quinze cent à deux mille livres. Son corps est de la grosseur de celui du cheval, sa gueule large comme celle du bœuf; circonstances qui lui ont valu le nom de vache ou cheval marin; d'autres lui donnent le nom d'éléphant de mer à cause de ses deux énormes défenses qui descendent de la mâchoire supérieure.

Ces défenses donnent un ivoire plus précieux que celui de l'éléphant et d'une blancheur remarquable. Dans les régions polaires les morses se couchent par bandes sur les glaces,

pressés les uns contre les autres à la façon des porcs. Quelqu'un de la bande fait sentinelle pendant que les autres ronflent à qui mieux mieux. Au moindre danger un long rugissement éveille les voisins de la sentinelle qui communique l'alarme jusqu'au dernier de la bande, tous se lèvent frappant la glace avec leurs fortes défenses et font un bruit qui retentit jusqu'à plusieurs milles. La peau de cet animal fournit un cuir d'une souplesse particulière. La chair en est dure et mauvaise tandis que le gras a une saveur très agréable lorsqu'il est frais; un morse donne jusqu'à trois barils d'huile. Leur défense les rend redoutables aux chasseurs dont ils brisent l'embarcation.

Le Quatrième Ordre des Mammifères, celui des Marsupiaux, ne se trouve pas en ce pays, nous ne nous en occuperons donc pas ici.

§ 2.—CINQUIÈME ORDRE.

Les Rongeurs.—L'ordre des Rongeurs si commun partout, ne peut pas manquer d'abonder jusque dans les régions glaciales. Il se divise ici en deux sections, renfermant dix genres différents, qui comptent collectivement vingt-sept espèces diverses que nous indiquons toutes dans le tableau suivant, avant de donner les détails que nous nous proposons de fournir sur les plus intéressants et les plus utiles de ces quadrupèdes :

Cinquième Ordre : celui des Rongeurs.	{	1 ^{re} Section	Castor.
		Rongeurs à fortes clavicules.	Rat musqué. 5 espèces de mulots. Souris d'Amérique. Gerboise du Labrador. 6 espèces de marmottes. 3 espèces d'écureuils. 2 espèces d'écureuils volants Rat de sable. Porc épic.
		2 ^e Section.	4 espèces de Lièvres ou Lapins.
		Rongeurs à clavicules imparfaites.	

piration divine était le seul mobile et le seul guide de ce que son génie peut exécuter ! Celui qui voit une chaussée de castors, qui surtout travaille à la défaire, reste étonné du mode si simple et si remarquable avec lequel est construit ce mur inébranlable contre lequel viennent se briser la fureur des vagues et le tourbillonnement des flots agités et violents d'un courant rapide.

On se demande comment cette boue pétrie et appliquée avec les pattes du Castor (sans même faire jouer la queue comme truella), est devenue un ciment hydraulique que les années durcissent au lieu de le dissoudre ? Que de secrets la nature cache à la science ! La grandeur du travail étonne autant que sa perfection, quelques-unes de ces chaussées sont vraiment des œuvres colossales de plusieurs arpents de longueur. D'assez grands lacs artificiels n'ont dû leur existence qu'à ce seul travail. L'étendue de ces constructions prouve plus que tout le reste l'esprit d'association qui anime le Castor, puisque plusieurs familles ont dû se réunir pour l'accomplir, et si l'instinct individuel a pu prendre la place de la hiérarchie parmi les travailleurs, évidemment il fallait le sentiment d'une œuvre commune.

La destruction du Castor en certains endroits a été suivie de la disparition de la forêt où de sa transformation en prairies. Les Castors à une époque ont été prodigieusement nombreux, puisque partout on trouve leurs digues ou chaussées. L'eau contenue par ces obstacles ne suivait pas sa pente naturelle, de là une infinité de lacs de toutes dimensions, qui conservaient l'humidité dans le sol et l'atmosphère et par là même, aidaient à la croissance des bois, tout comme ils les protégeaient contre les incendies dévastateurs. Par la mort des Castors les travaux d'entretien ont été négligés sur les chaussées, les canaux de décharge que ces aimables quadrupèdes ouvraient ou fermaient suivant l'exigence des circonstances ont laissé échapper l'eau que renfermaient les

étangs, et les étangs eux-mêmes sont desséchés.

Les bois qui n'avaient plus autant d'humidité ont langui, puis le feu a passé, et cet élément dévastateur ne trouvant plus autant d'obstacles à accomplir son œuvre de destruction ne laissa aucun vestige de la forêt que les nombreuses digues construites autrefois par les castors et qui, dans ces endroits, frappent partout les regards du voyageur, pour lui rappeler le nombre et l'activité des premiers habitants des régions du nord et de l'ouest.

Va sans dire que le castor naît architecte comme le carcajou naît brigand : car ni l'un ni l'autre n'a besoin d'apprentissage. Ce n'est ni la fêrûle, ni les pensums, pas plus que les récompenses, le point d'honneur ou le sentiment du devoir qui les poussent au perfectionnement de leur travail. Les vieux ne sont pas plus contre-maîtres que les jeunes ne sont apprentis. Je suis convaincu aussi qu'aucun ne porte la croix d'honneur.

Le castor vit de foin, de racines et d'écorces d'arbres. Je n'ai jamais vu d'énormes arbres coupés par des castors, et les exclamations des sauvages en me montrant un tremble de huit pouces de diamètre à l'extrémité duquel apparaissait la marque des incisives des castors, me fait croire qu'il est assez rare qu'ils en abattent de cette grandeur. De très gros arbres renversés par le vent sur le bord des rivières où il y a des castors, sont ordinairement dépouillés par eux de toutes leurs branches, ce qui a pu faire croire qu'ils étaient aussi abattus par eux.

Le castor s'appriivoise facilement à l'état de domesticité, il se nourrit de tout ce qu'on lui donne. Hearne dit : « qu'il est très friand de plum-pudding » et de roast-beef je suppose. Le castor privé se montre affectueux et caressant ; il exécute mille gentillesses pour témoigner sa joie et son plaisir. Ses longues incisives étaient autrefois employées par les sauvages comme ustensiles, surtout pour creuser le bois.

ses petits jusqu'à trois fois dans la même saison. Cette prodigieuse fécondité préserve la nation de la destruction. Les pertes nombreuses que lui fait subir le sort des armes, ne sont pas les seules qui l'affaiblissent puisque les inondations, la rigueur exceptionnelle de l'hiver et des accidents inconnus dans leurs causes viennent souvent porter la désolation dans l'armée des rats-musqués, les seuls heureusement que nous ayons. A nos rats d'eau il faut de l'eau; aussi, quand l'eau manque, ce qui arrive quand les petits lacs où ils ont choisi à l'automne de fixer leur demeure se gèlent de part en part, ils meurent de faim, ou poussés par le même besoin, ils se dévorent entre eux. Si d'un côté il faut de l'eau à ces rats, d'un autre côté il ne leur en faut pas trop, puisque de temps en temps, il leur faut mettre pied à terre, ce qui leur est impossible au temps des inondations, ils meurent aussi quand l'intensité du froid a mis à défaut toute leur habileté et vigilance à entretenir les soupiraux pratiqués dans la glace.

A côté du genre *Fiber* dont les deux sujets sont si utiles, nous placerons ici le genre *Arvicola* qui, lui, en possède cinq, ce sont :

- Le mulot de Pensylvanie.....*Arvicola Pennsylvanicus*...Wilson's Meadow-Mouse.
 Le mulot du nord.....*Arvicola borealis*...The [Northern Meadow-Mouse.
 Le Lemmus de Back.....*Arvicola (Georychus) trimucronatus*...Back's Lemming.
 Le Lemmus de la Baie d'Hudson.....*Arvicola (Geory.) Hudsonius*...Hudson's Bay Lem.
 La souris du Groënland.....[*Arvicola (Georychus) Groenlandicus*...The Greenland Lem.

Ces cinq petits quadrupèdes ont plus d'un trait de ressemblance : le premier, qui est le plus petit de tous, ne mesure guère plus de trois pouces et demi, tandis que le dernier, qui est aussi le plus grand, n'a pas beaucoup plus de six. Tous les cinq se trouvent jusque sur nos terres arctiques. Là, du moins, ces petits laboureurs qui sont aussi moissonneurs, ne font tort à personne, tandis que le

petit mulot porte souvent la désolation dans nos champs cultivés. Ces dommages ne sont compensés par aucune espèce d'utilité; personne ne songe à tirer parti de leur fourrure extrêmement fine pourtant, si ce n'est certains jongleurs sauvages qui en mettent la peau dans leurs sacs de médecine. La souris du Groënland devient assez blanche en hiver, jamais néanmoins d'une blancheur éclatante comme l'Hermine.

La Souris d'Amérique (*Mus Leucopus* American Field mouse), différente de la souris domestique d'Europe, mais semblable à celle des champs du vieux continent, se trouve ici en très grande abondance. Elle s'introduit partout dans nos maisons où, entre autres inconvénients, elle fait un tapage fort désagréable. Cette espèce de souris a de plus la manie de recéler une foule de petits objets, surtout des grains et autres nourritures, puis ce qui est plus singulier c'est que le Hangarage ne se fait pas dans la demeure même du receleur ni au près. Un matin, entre-autres, après une froide nuit d'hiver, prenant un dem es mocassins il me semble y reconnaître un poids inusité; le froid ne me laissant pas beaucoup de temps à mes réflexions je tiens à me chauffer. Mais voilà que mon pied rencontre au foud du soulier, maintes choses qui naturellement ne devaient pas s'y trouver. Je procède à l'examen, il y avait dans ce soulier, des grains d'orge, des pelures et de petits morceaux de patates, des débris voire même jusqu'à des arêtes de poisson.

Pour expliquer ce singulier assemblage, il faut dire qu'au poisson et pommes de terre qui faisaient notre nourriture habituelle, nous avions la veille joint le luxe d'une soupe à l'orge. Notre talent comme valet de chambre n'allant pas jusqu'à faire disparaître de notre boudoir tous les vestiges de nos fonctions de cuisinier qui s'exerçaient dans le même appartement puisque nous n'en avions qu'un, on comprend comment poisson, orge et pommes de terre avaient fourni leur